

Tout plaquer et changer de vie... à 30 ans !

Avant, en caricaturant, il y avait ces originaux qui, du jour au lendemain, plaquaient tout pour aller élever des chèvres dans le Larzac. Aujourd'hui, on change de vie... parfois avant même d'atteindre 30 ans !

Ces jeunes adultes-là, appartenant à cette fameuse « génération Y », avaient pourtant un avenir tout tracé : après de bonnes études, ils avaient décroché un emploi dans leur secteur. Que le choc soit immédiat ou progressif, une évidence s'est imposée à eux : ils ne veulent pas de ce monde-là. Certains remettent en cause un management agressif, d'autres des valeurs d'entre-

Le désenchantement des jeunes adultes face au travail les pousse parfois à tout plaquer... avant 30 ans. Au centre de leurs préoccupations : la question du sens.

prise qui ne leur correspondent pas, mais tous butent sur une question : celle du sens.

Les jeunes adultes que nous avons rencontrés incarnent la face positive du processus : ils ont sauté le pas, se sont réorientés et ont trouvé leur voie. Mais, côté pile, il y a aussi ceux qui cherchent, qui s'interrogent. Ces jeunes adultes en transition, la Fondation Be-

noît en reçoit de plus en plus. Cette fondation privée vise initialement les jeunes étudiants, qui, après plusieurs échecs, sont perdus, et ne savent pas ce qu'ils veulent faire. « Or, depuis quelque temps, nous voyons arriver un public plus âgé, explique Annick Dursel, présidente de la Fondation : des trentenaires qui n'ont pas eu de problèmes au cours de leurs études, qui

étaient sur des rails, puis qui, une fois dans le monde du travail, ne s'y retrouvent pas. Quand ils nous contactent, souvent, c'est douloureux. Ils sont perdus, ne comprennent pas ce qui leur arrive. Car cela remet en cause tout ce qu'ils ont fait jusque-là... »

La Fondation a organisé cette année une projection du film documentaire *Demain* et une conférence de Frédéric

Laloux, sorte de nouveau gourou de cette génération. Ce Belge qui a travaillé dans les nouvelles technologies aux Etats-Unis a lui aussi tout plaqué du jour au lendemain. Il a publié un essai, gros succès en anglais, *Reinventing organizations*, qui présente de nouveaux modèles d'entreprise, sans hiérarchie. Deux événements qui ont été pris d'assaut et ont été complets en quelques heures, à la grande surprise de la Fondation.

Des signes, anecdotiques certes, mais qui disent quelque chose de cette fameuse génération Y et de son rapport au travail... ■

ÉLODIE BLOGIE

Amélie « Quelque chose de juste »



Amélie : de l'univ à la finance en passant par l'Amérique latine. Et puis une pause-réflexion sur le sens de la vie. © JOAKEEM CARMANS.

Elle avait le parcours de ces élèves brillantes, destinées à gravir rapidement les échelons d'une grande carrière. Après une licence en math à l'UCL et une spécialisation de deux ans en sciences actuarielles, Amélie Mernier décroche rapidement un emploi dans une compagnie d'assurances où elle restera deux ans. Entre-temps, un voyage en Bolivie et au Pérou provoque un premier déclic : « Avant ce voyage, j'étais très absorbée par mes études, et je travaillais beaucoup. J'avais moins conscience des enjeux mondiaux et sociaux... Peu à peu, des choses ont commencé à germer en moi. »

Mais la métamorphose prend du temps. D'autant plus qu'Amélie est passionnée par son nouveau job dans la finance et les marchés. Toujours en recherche malgré tout, elle prend un crédit-temps pour partir vivre en Amérique latine. « En rentrant, j'ai démissionné. »

Amélie accepte toutefois une dernière proposition d'emploi. Un poste très exigeant avec un salaire en conséquence et la voiture de société qui va avec. Reste que le doute s'installe de plus en plus : « J'avais envie de trouver un emploi qui allierait ce côté stimulant avec une finalité qui me correspondait plus. » Amélie finit par rencontrer le directeur du

centre d'économie sociale de l'ULg, qui ouvre une chaire en philanthropie et investissement social. A 29 ans, Amélie y commence donc une thèse.

« On ne prend pas assez le temps. Peut-être qu'on passe à côté de nous-mêmes »

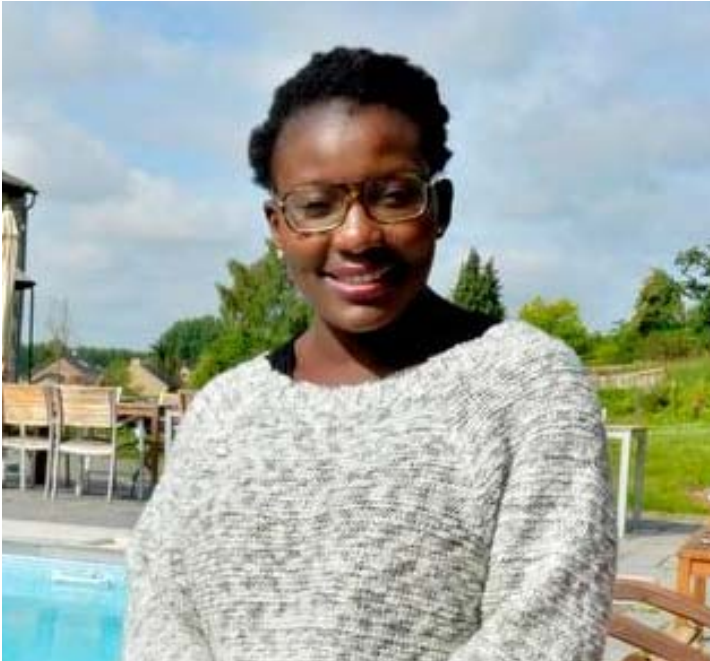
La mathématicienne, aujourd'hui jeune maman, aura finalement passé cinq ans à naviguer entre salles de marché et réflexion éthique. Jusqu'à ce que la tension devienne intenable : « J'étais angoissée, il y avait trop de tension entre la finalité de mon

boulot et mon idéal. On n'a qu'une vie et, dans la mienne, j'ai envie de mettre mes compétences et mon temps au service de quelque chose qui, moi, me paraît juste. »

Alors qu'elle termine sa thèse, la jeune femme n'exclut cependant pas de retourner un jour dans la finance, avec l'espoir de la faire évoluer vers plus d'éthique et de responsabilité sociale. Autour d'elle, sa décision n'a pas toujours été bien comprise. Mais elle compte aussi des proches qui se posent des questions : « Nous sommes dans une cage dorée dont on n'ose pas encore sortir. » Amélie, elle, se félicite d'avoir pris ces risques. Elle s'est accordé un mois de méditation en Espagne : « On ne prend pas assez le temps de s'arrêter, de s'ancrer dans les choix qu'on pose. Peut-être qu'on passe à côté de nous-mêmes... » ■

É.B.L.

Cynthia « Une autre vie est possible »



Cynthia : son bonheur est dans le pré. A la ferme, loin de sa vie passée d'urbaine endurcie. © SYLVAIN PIRAUX

A une heure de Bruxelles, un petit écrin entre verdure et pierre du pays : la ferme des Capucines. Son hôte, Cynthia, y accueille des groupes d'enfants pour des anniversaires, des bandes de copines pour des enterrements de vie de jeune fille ou des entreprises en team building. Au programme : cuisine du terroir, visite d'ateliers d'artisans du coin, fabrication de cosmétiques bio. Une activité qui est loin de la vie à laquelle elle se destinait initialement.

Après quelques années d'études de médecine, Cynthia change de secteur et opte pour le journalisme et la communication. Son premier job, dans une plate-forme de formation en créativité et innovation, la ravit. Mais, après son licenciement, elle réalise rapidement que trouver un emploi similaire est compliqué. « Les offres que je voyais n'offraient pas assez de challenge, ou venaient d'entreprises qui n'étaient pas en adéquation avec mes valeurs. Des boîtes qui délocalisent, qui ne respectent pas l'environnement, ou appauvrissent l'agriculture... »

C'est à cette époque que Cynthia se remet en question. Elle vit aux côtés de Marc, qui possède déjà une ferme qu'il a entièrement rénovée et où il a développé ses propres activités : un gîte de 15 personnes, un terrain de

paintball et des promenades en quad. « J'allais souvent au marché et au fur et à mesure, je mettais un visage sur les manif d'agriculteurs... Je rencontrais aussi des petits producteurs passés au bio qui gagnaient bien leur vie. J'ai alors réalisé : une autre vie est donc possible ! »

Aujourd'hui, celle qui était hier une urbaine endurcie, évoluant dans la com', propose des séjours de « digital detox » dans une ferme d'un petit village de Wallonie. Bien sûr, la peur resurgit certains jours : « Avant j'étais cool, j'avais un salaire tous les mois, mes week-ends étaient libres... » Elle a aussi conscience que son emploi dépend de l'homme qu'elle va bientôt épouser. Et puis il y a les réflexions de son entourage : « J'ai quelques amis qui ont des jobs en accord avec leurs valeurs. Et d'autres qui ne se posent pas vraiment la question, et qui ont du mal à comprendre mes choix. » Quant à ses parents, Cynthia a presque été surprise qu'ils accueillent la nouvelle avec philosophie...

Aujourd'hui, Cynthia en a la conviction : elle ne pourrait plus faire marche arrière et revenir à sa vie d'avant. « Je suis trop bien ici, je veux aller au bout de mes projets. » ■

É.B.L.

David « Une société en bout de course »



David : un job d'éco-conseiller l'a fait passer du monde des « comment » à celui des « pourquoi ». © HATIM KAGHAT.

En fait, quand j'ai été viré, j'ai très bien dormi les premières nuits ! » Vu de l'extérieur, cette réflexion de David, la petite trentaine, étonne, voire provoque. C'est qu'à l'époque, il roule en voiture de société, bénéficie d'un GSM payé par sa boîte, d'un salaire confortable, d'éco-chèques, de chèques-repas, etc. Le jeune informaticien travaille alors dans une entreprise bruxelloise qui développe des nouvelles technologies sur mesure dans des secteurs aussi divers que les marchés financiers, les médias, la surveillance, etc.

Rapidement, l'ambiance et le management le laissent perplexe : « C'était une boîte de 80 personnes, mais il y avait 5 niveaux de pouvoir au-dessus de moi. Mon manager ne faisait que redescendre les ordres de la direction, mais jamais remonter nos idées. Il fallait faire un maximum de choses en un minimum de temps, peu importait la qualité. » Parallèlement à cela, David s'engage de plus en plus. « A un certain moment, je faisais vraiment le grand écart : la journée, je faisais en sorte que le système de communication entre un trader de Paris et un trader de Pékin soit le plus performant possible, et le soir je manifestais ! »

Quand il se fait virer « comme un malpropre », David est donc

soulagé, dans un premier temps. Puis c'est l'inconnue. Chercher un autre job, mais quoi ? « Jusque-là, mon travail répondait beaucoup trop à des "comment ?", jamais à des "pourquoi ?". »

« A-t-on vraiment envie que tout le monde se pose des questions ? »

Après trois mois de préavis et d'autres d'errements, David tombe finalement sur la formation : « Quand j'ai lu la description de l'éco-conseiller sur le site de l'Institut belge

qui y forme, je m'y suis reconnu tout de suite ! » Le site évoque « un généraliste de l'environnement, qui œuvre à accompagner un changement de société ». Malgré un stage, David mettra encore un an à décrocher un contrat de remplacement chez Natagora. « Je me retrouve enfin dans la finalité de mon travail. Je sais que l'énergie que je dépense contribue d'une certaine manière à un monde meilleur. Je suis cohérent. »

Pour certains de ses amis, David est devenu « le petit écologiste ». Pour ses parents, sa période de flottement a été difficile. Et puis, il y a ceux qui comprennent, qui cherchent à changer leur propre structure de l'intérieur, ou qui n'osent pas faire le grand saut. « Mais aujourd'hui que notre système de société est en bout de course, a-t-on vraiment envie que tout le monde se pose des questions ? » ■

É.B.L.